

CELLIEZ, Adélaïde (26 juillet 1821). *Rapport à son Excellence le ministre de Marine, sur les progrès dans l'étude de la langue française du Chinois amené à Paris par M. Le Capitaine Philibert vers 1820*. Archives nationales d'Outre-Mer, Carton 259, Dossier 1777.

Monseigneur

Non seulement l'enseignement qui m'a été confié présentait les plus grandes difficultés, mais c'est une entreprise absolument neuve et dont les conséquences peuvent être du plus grand intérêt pour la science et pour la philosophie.

Il faut observer que je n'avais aucun moyen de me faire entendre de mon élève, pas même la langue des signes qui ne pouvait établir de rapport entre nous, puisque l'élève a l'habitude d'une langue parlée. On a même pu remarquer que lorsqu'on employait la pantomime profondément métaphysique, en usage entre les sourds-muets et leurs professeurs, il n'y voyait guère qu'une chose amusante dont il ne devinait pas le but.

Je n'avais aucun moyen de comparaison entre deux langues dont le génie est absolument différent, dont les signes n'ont aucune similitude, et qui n'offrent pas le plus léger point de contact entre elles.

Nous n'avons point de dictionnaire français et chinois. Je n'ai pu retirer aucun avantage du dictionnaire chinois, parce qu'il est dans la langue de canton et que M. Kangao parle celle d'Emoui, de plus M. Kangao a quelques préventions particulières ; il soutient que le dictionnaire n'est pas exact et lors même que je serais parvenue à lui persuader le contraire, restaient encore les nombreuses significations d'un même mot et pour en citer un seul exemple : Héou signifie : Roi, épais, fin, après, Prince. Ailleurs, on trouvera que Roi se dit Kun vraisemblablement comme nous disons le monarque.

Les Chinois ne connaissent point la touche labiale V, la roulante R, les voix u, ou et quelques nazales (sic) qui, dans leur langue, sont souvent accompagnées d'une touche gutturale ; du moins c'est ce que j'ai cru remarquer en l'exerçant à la prononciation française et en lui faisant dire du chinois.

Il paraît aussi que la plupart des mots chinois sont terminés par une touche fermée, ou de la gorge, chose tout à fait opposée à notre langue dont les mots terminent presque tous par une voix plus ou moins ouverte.

Il n'y avait point de grammaire en Chine, par conséquent j'avais à surmonter des difficultés naissantes à chaque pas. Rond et ronde lui paraissent deux mots ; il rit encore quand on lui dit un cheval et des chevaux, etc. Ce fut bien pis quand il a été question des verbes. Comment faire comprendre que : avoir, j'ai, nous avons, ils avaient, nous aurons, j'aurais, etc. ne sont que des modifications de la même idée ?

Ce ne sont pas encore les seuls obstacles ; il en est que l'on peut s'étonner de rencontrer dans un homme qui s'est décidé à faire 3 000 lieues pour venir apprendre le français, mais qui sont l'effet naturel du climat sous lequel il est né. M. Kangao a beaucoup d'intelligence et de la finesse dans l'esprit, mais il est très timide et un peu paresseux et s'il a la mémoire des choses, il n'a pas celle des mots, en outre il est vraisemblable que l'extrême difficulté pour des Chinois de savoir leur propre langue, leur fait contracter l'habitude d'employer peu de

mots et quelques signes, il prétend que de parler même en chinois le fatigue, et on peut s'apercevoir quand il lit le chinois qu'il est en effet promptement fatigué d'où il résulte une paresse d'esprit, pour apprendre les mots d'une langue qui lui paraît prolix, d'une difficulté physique pour les prononcer, et chose assez singulière c'est que la paresse pour apprendre des mots s'accroît à mesure qu'il avance, on lui a tant parlé chez moi, on s'est donné tant de peine pour lui faire comprendre ce qu'on lui disait, pour multiplier ses relations afin d'éviter pour lui l'ennui qui devait naître de sa position en France en lui procurant le plus de distractions possibles qu'il comprend ou devine tout ce que les personnes habituées à le voir lui disent, et qu'il fait comprendre tout ce qu'il veut dire ; de sorte qu'il travaille précisément comme un enfant, il ne fait que sa tâche et craint de l'avoir longue. Comme à un véritable caractère d'enfant il joint la volonté d'un homme, je suis obligée de le ménager ; et, plus empressée de justifier la confiance de M. Philibert et celle du gouvernement, que de calculer mon tems et ma peine dans mes honoraires, je multiplie les moyens, je les varie à l'infini, et je suis arrivée, par degrés, à mettre mon élève en état de lire le français, de comprendre une foule de choses, de conjuguer sur un modèle un verbe régulier de première et de seconde conjugaison, il n'entend pas encore bien ceux de troisième ; d'employer assez à propos le présent indicatif, le passé indéfini et le futur des verbes qui lui sont familiers. Aujourd'hui, je commence à lui faire analyser les parties du discours, que j'ai réduites pour lui à six, afin de simplifier le plus possible. Il vient d'écrire, sous une dictée, les rapports généraux des mots. Nous nous arrêterons là, je le ferai beaucoup analyser et dans peu je commencerai les principes de l'orthographe.

Votre excellence comprend que l'exercice dont je parle ici a dû être précédé de beaucoup d'autres, car il fallait parvenir à donner à M. Kangao une partie de l'usage qu'a ordinairement un enfant, pour nous mettre avant tout en état de nous communiquer réciproquement quelques idées, mais il est impossible de lui faire apprendre un verbe par cœur ; long tems (sic) il regardait comme inutile de l'écrire. Le peu d'analogie qui existe entre le chinois et les langues d'Europe fait sans doute qu'il ne peut comprendre pourquoi l'on a vingt modifications d'un même mot, quand il lui semble qu'un pronom et un adverbe pourraient suffire pour rendre une idée, et qu'en effet on le comprend même en français, quoiqu'il se dispense de la conjugaison.

Je n'entretiendrai pas votre excellence de mille petites difficultés de détail, qui tiennent au caractère particulier de l'individu, ou plutôt de sa nation ; ses entêtements, ses ennuis, son indolence commune à tous ceux qui sont nés sous un climat chaud, sont souvent les obstacles les plus difficiles à surmonter. Il est tel jour où je n'obtiendrai pas qu'il tourne la tête pour regarder un objet que je lui montre ou une pantomime que je lui fais exécuter par mon fils, pour lui enseigner soit le mot fuir, soit le mot prendre, soit le mot suivre, soit tout autre.

D'un autre côté, quand il n'est pas souffrant, il est gai et malin, il se plaît à nous faire des espiègleries auxquelles nous nous prêtons parce que ce sont autant de petits moyens pour le faire parler, et pour lui donner des leçons indirectes, qui lui sont souvent aussi utiles que les leçons directes.

Ce que j'ai obtenu jusqu'à présent est le garant de ce que j'obtiendrai encore, et je mets à cet enseignement d'autant plus de zèle que je sens parfaitement de quelle importance il serait pour le gouvernement, et pour les savans (sic) que M. Kangao parvint à bien savoir le français. Je ne doute pas d'y parvenir, si je suis suffisamment secondée par les circonstances, mais il est impossible d'assigner l'époque à laquelle M. Kangao sera en état de tenir une correspondance. Il comprend, il parlera avant de composer. Ce que nous avons fait était bien difficile ; ce qui nous reste à faire l'est plus encore ; car il s'agit de nous servir du peu de

français que sait M. Kangao pour lui enseigner les principes de la grammaire et de l'orthographe, et cela sans pouvoir d'ici à bien long tems (sic) faire usage de moyen de traduction, mais si l'on arrive seulement à ce qu'il puisse bien comprendre et se faire entendre, M. Kangao deviendra un homme précieux pour la France, et pourra servir d'interprète aux voyageurs que l'amour de la science, ou les vues du gouvernement destineront à faire des recherches sur cet intéressant pays. Mais ce peut être d'autant plus long que je suis réduite à employer tous les moyens qui feront apprendre à force de routine et d'usage parce que son organisation se refuse à un travail suivi, et quelque soit (sic) la peine qu'il a dû prendre pour savoir bien lire le chinois, à son âge, ce qui est fort rare, il est évident que l'application le fatigue ; d'un autre côté, il ne veut rien hasarder (sic), il ne veut essayer que ce qu'il sûr de bien faire.

Il questionne peu parce qu'il se contente de la connaissance des choses, et le mot français pour en parler lui paraît indifférent à savoir ; du moins est-ce la conséquence qu'on peut tirer de son silence.

Il s'imagine que notre langue est monotone, et en effet elle l'est par rapport à la sienne qui a quelque chose de chanté qui n'est pas sans harmonie. Lorsqu'il lit du chinois, l'on croit entendre une sorte de plein chant, cette monotonie accroît pour lui les difficultés, il semble qu'il voudrait assujettir la langue française à une sorte de cadence pour l'aider à retenir ; il ne la trouve pas, et ne pouvant sentir l'expression de la pensée, il se persuade que tous nos livres se lisent sur le même ton.

Si M. Kangao eut continué le travail que nous avons commencé, il emploierait beaucoup plus de mots qu'il ne le fait : j'avais des cahiers à trois colonnes ; l'une était destinée aux mots français, la seconde, à figurer en caractères chinois la prononciation française, et la troisième au mot chinois. Pour les lui faire comprendre, je me servais des moyens employés avec les sourds-muets : présenter l'objet, en écrire le nom, le prononcer puisque j'avais à faire à un parlant, le faire réciter, nommer l'objet et le lui faire montrer, ajouter les qualités de l'objet, appliquer ces même qualités à un autre objet, composer de suite une proposition avec les noms, les qualités et les verbes connus, etc. Telle était ma marche en commençant, mais depuis long tems (sic) déjà M. Kangao a renoncé à écrire le chinois : je n'obtiens plus de lui que de figurer la prononciation ; Pour y revenir, j'ai fait que ma fille voulait apprendre le chinois alors nous faisons la contre partie ; il nous dit le mot, nous le figurons en caractères français. Le lendemain, ma fille prononce le chinois et nous tâchons que M. Kangao dise le français. En un mot, moi, les miens et mes amis, nous nous mettons tous à contribution pour la réussite de cette entreprise. Kangao s'amuse beaucoup de la mauvaise prononciation chinoise de ma fille, nous en profitons pour lui faire remarquer les défauts de la sienne en français. Ce petit exercice est un accessoire à la leçon, et chose étrange, et qui prouve ce que j'ai avancé qu'il n'a pas la mémoire des mots c'est que M. Kangao est fort loin de pouvoir indiquer tous les mots chinois correspondants aux français, même de ceux qu'il connaît le mieux ; il est vrai qu'il dit souvent le lendemain ce qu'il ne trouvait pas la veille.

Je lui ai fait faire un syllabaire comparé, c'est-à-dire qu'il a figuré, autant qu'il l'a pu, en caractères chinois, toutes nos voix et toutes nos syllabes, je lui ai fait écrire ainsi une foule de choses, et maintenant pour le forcer à lire seul, je lui fais faire un travail analogue chez lui, c'est-à-dire qu'il doit figurer en caractères chinois la prononciation française de quelques lignes que j'écris sur son cahier, le lendemain il me lit ce qu'il a traduit ainsi. Par ce moyen, il est forcé de prononcer au moins mentalement, et de comparer souvent toutes nos figures syllabiques, chose dont un Chinois ne peut avoir aucune idée, et bien que ce système nous

paraissent une chose simple, et soit, sans contredit, la plus haute conception de l'esprit humain, il n'en est pas moins vrai que l'on peut compter plus de 20 000 combinaisons syllabiques en français.

Autant que j'ai pu le remarquer dans le dictionnaire chinois, un seul signe, souvent très compliqué il est vrai, mais enfin un seul signe, suffit pour exprimer une idée complexe. Par exemple : yǔ signifie : petites villes murées ; sūn signifie : bœuf marchant lentement. Non seulement c'est un seul signe mais c'est une seule émission de voix.

J'ai cru remarquer encore que les sons ne sont pas distincts chez eux, comme dans les langues d'Europe, d'où il résulte pour un Chinois une difficulté organique pour prononcer distinctement ; au reste, aucun moyen d'arriver au but n'est négligé : le faire écrire sous la dictée, le faire copier, le faire lire, le faire épeler, lui prononcer vingt fois la même chose, la lui faire répéter, lui démontrer les mouvements de l'instrument vocal, rien n'est épargné. (Pour cette dernière partie j'ai pris moi-même des leçons de l'estimable collaborateur de M. L'abbé Sicard et M. Paulmier qui s'est occupé avec succès de faire parler les sourds-muets.

Cependant quoique les progrès soient étonnants (sic) quand on considère les difficultés, ils pourraient peut-être paraître faibles à ceux qui n'envisageraient pas tous les obstacles.

La chose pour laquelle ses progrès sont les plus remarquables, c'est pour écrire sous la dictée, cependant il confond encore le l et le d, l'é et l'i, ou avec au, an avec on, un avec in, u avec ou et ne comprend jamais eu. Du reste, il commence à faire des fautes d'orthographe qui prouvent qu'il entend le système des consonnances. Par exemple il écrivait hier cing, sinque ; parce que, parsque ; pense, pance ; amitiés, amitier ; toutes choses que je rectifie à l'instant, tout en lui disant que cela est bien pour l'oreille.

J'ose presque assurer à Votre Excellence que fort peu de personnes à Paris eussent eu la constance nécessaire pour remplir une telle tâche avec toute l'assiduité qu'elle exige et que personne n'y pourrait mettre plus de zèle.

Madame Celliez née De Rossi, rue Favart n° 6

Paris, le 26 juillet 1821